Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 34

Artikel: Cadavre vivant
Autor: Boisvillette
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197052

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dans le même temps où il fondait l'Asile des aveugles, Haldimand contribuait pour une somme de septante-cinq mille francs à la construction de l'Eglise anglicane d'Ouchy.

Pour bien se rendre compte du caractère d'Haldimand et de son amour sincère pour le bien, il faut rappeler ces quelques paroles citées par M. de la Rive :

« Les gens à leur aise, me disait un jour » Haldimand, les oisifs, les riches, ne sont » qu'une infime minorité dans ce monde, et » pourtant cette minorité semble se figurer que » le monde a été fait pour elle ; il est vrai que » trop souvent les apparences lui ont donné » raison, mais il faut se placer à un autre point » de vue ». Cet autre point de vue fut toujours celui d'Haldimand.

Haldimand mourut au Denantou le 20 septembre 1862.

Voici en quels termes les journaux rendirent compte de ses funérailles.

Après un service religieux anglais dans le salon du Denantou, le convoi funèbre s'est dirigé vers le cimetière d'Ouchy. On y voyait une députation du Conseil d'Etat avec huissiers, les élèves du Collège cantonal, ceux de l'Ecole moyenne, et une immense multitude de citoyens de toutes les classes. Sur le bord de la tombe, M. le professeur Pidou a prononcé un discours dans lequel, avec simplicité, mais avec beaucoup de cœur, il a rappelé en termes généraux le bien qu'a fait Haldimand, comme l'humilité et le discernement qu'il mettait dans les actes que lui inspirait sa générosité. Un beau chant a été exécuté ensuite par l'*Union chorale*. Les larmes qui ont coulé au Denantou et au cimetière, ainsi que la fermeture de presque tous les magasins de la ville pendant cette triste cérémonie, le deuil général dit mieux que nos paroles l'estime, l'affection, la reconnaissance de la population pour cet homme qui, dans l'opulence, a toujours pensé et pourvu au bien-être des autres.

Cadavre vivant.

Les représentations de *Fédora*, l'un des plus brillants succès de Sarah Bernhardt, ont donné lieu à des incidents vraiment comiques.

Au premier acte, le prince Wladimir Romazoff, mortellement blessé, agonise ; Fédora vient s'informer de l'état de son fiancé. Celui-ci meurt. Désespérée, la pauvre fille se jette sur le corps de son bien-aimé. Grande scène de larmes, dans laquelle excelle Sarah Bernhardt.

Eh bien, le croiriez-vous ? ce rôle muet du prince russe a toujours été l'objet des convoitises des amis et admirateurs de la grande artiste. Tous les membres de la haute société cosmopolite de Paris ont défilé tour à tour dans la personnification du rôle de Wladimir ; un jour c'était un prince russe authentique, le lendemain un poète ou un critique célèbres.

On s'inscrivait à l'avance, et quelquefois Mme Sarah était obligée de répondre aux solliciteurs : « Impossible pour ce soir et pour demain, le cadavre étant retenu par le poète X''' et le comte de Z'''. Si vous êtes dans les mêmes dispositions après-demain, faites-le-moi savoir par dépêche, et surtout arrivez au théâtre de bonne heure. »

Souvent le « cadavre » venait en retard au théâtre, et il était remplacé par un aspirant-cadavre qui, une fois dans le lit, n'en voulait plus sortir.

Afin d'arranger tout le monde, Sarah faisait jouer le prince blessé à l'un, et le prince mort à l'autre. Il arrivait alors que deux corps tout différents étaient présentés au public, l'un grand et l'autre petit. Les spectateurs émus ne s'apercevaient de rien. Les larmes de Fédora coulaient du reste également abondantes sur les deux Wladimir.

Tous les admirateurs de Sarah Bernhardt ont joué le rôle du cadavre : Ed. Haraucourt, le célèbre poète de la *Passion* ; M. Jules Lemaître, le fin critique ; M. de Blowitz, le correspondant du *Times* ; M. Henry Bauer, le Dr Pazzi, le peintre Stevens, etc.

Ce fut une jeune Autrichienne de qualité qui créa le rôle du cadavre en 1882 ; elle mit pour la circonstance de fort belles moustaches à la russe ; l'illusion était parfaite. En outre, plusieurs dames de haut rang l'ont joué.

M. Maurice Bernhardt, le fils de la grande tragédienne, a fait aussi le prince russe. Dans les premiers temps, alors qu'elle n'était pas encore habituée à cette fantaisie macabre, sa mère lui disait : « Oh ! lève-toi vite, si j'allais croire que c'est vrai, j'en deviendrais folle ! »

Nous serions curieux de savoir si c'est un Lausannois qui joua le rôle, à Lausanne, en 1883.

BOISVILLETTE.

Une leçon d'harmonie.

Veuillez m'excuser, charmantes lectrices, si j'ai la prétention de vous donner une petite leçon — dans le sens littéral du mot — leçon que probablement vous n'aurez pas souvent l'occasion de prendre. Ne vous effrayez pas si je vous parle de mélodie, d'harmonie, du rhythme, du contrepoint, de la dissonnance, de la fugue, et enfin du canon — je tâcherai d'être bref. Puis, pour rendre le sujet intéressant, je le comparerai au mariage !

La mélodie est une suite de tons décrivant une ligne doucement ondulée ; elle charme par la grâce, la douceur et le sentiment. N'est-ce pas l'image de la femme ?

L'harmonie est la combinaison intelligente des tons résonnant simultanément ; elle a besoin pour se développer d'être stimulée par la mélodie. — Voici l'homme !

Lorsqu'on ajoute à la mélodie une basse, il en résulte le contrepoint ; c'est la mélodie combinée avec l'harmonie. Toute mélodie a besoin de s'appuyer sur une basse qui l'accompagne ; l'une ne peut exister sans l'autre. Le contrepoint est donc l'emblème du mariage. Que la mélodie ait parfois plusieurs basses qui l'accompagnent, cela n'a rien à faire ici, passons ..

Une fois en ménage et la lune de miel passée, on apprend à connaître toute espèce de contrepoints : le simple, le double, le lié, le figuré, etc., tout bonnement pour éviter la monotonie dans l'art de la composition. Du contrepoint résulte aussi un nombre plus ou moins grand d'accords mineurs et majeurs qui ravissent continuellement ceux qui les ont composés : quels parents n'adorent pas les enfants ?

Le rhythme est la division en parties et périodes égales d'un morceau de musique ; or, si à travers cette vie, l'harmonie doit conduire la mélodie par un sentier de roses et de narcisses, le rhythme est là pour les préserver de trébucher ou de tomber.

Il y a dans la composition des consonnances et des dissonnances. A la place de la consonnance, douce et agréable à l'ouïe et au cœur, on entend par ci, par là, des notes discordantes ou aigres. La dissonnance est supportable, quand elle est préparée prudemment et lorsqu'elle aboutit à une solution satisfaisante. Est-ce autrement dans un ménage ? Chaque dissonnance matrimoniale n'a-t-elle pas aussi ses préliminaires et, Dieu merci, une solution plus ou moins prompte. — Malheur au ménage où les dissonnances prédominent et n'ont pas de fin... ce sera là de la musique d'avenir !

Dans la musique, tous les intervalles augmentés ou diminués sont des dissonnances. Il en est de même en ménage. Madame trouve fort dissonnant toutes les fois que monsieur la prie de diminuer ses dépenses de modiste, de tailleuse, etc. ; Monsieur fait la grimace, si, par contre, Madame lui fait observer que les dépenses de cigares, de café, du cercle, etc., vont en augmentant.

Quand la fugue s'en mêle, cela devient grave. Ce mot *fugere* vient de fuir, battre en retraite. Chacun tire de son côté, il n'y a plus moyen de s'entendre ; tirons le rideau sur cette scène affligeante et appelons à notre secours le gentil canon, où mari et femme, l'un après l'autre, chantent fidèlement le même motif. Le canon est l'art le plus difficile en musique et en ménage. Le mariage le plus heureux est donc le mariage canonique.

Mesdames, la leçon est épuisée ; je vous recommande d'étudier l'harmonie et surtout le canon ; ne craignez pas quelques petites dissonnances, car elles ne peuvent être évitées et font d'autant plus apprécier l'accord parfait !

L'architecte et le grenadier.

Vers la fin de 1805, Napoléon Ier, par un décret daté de Saint-Cloud, ordonna la construction d'une caserne d'infanterie sur les terrains vagues, alors situés à droite et à gauche de la caserne du quai d'Orsay. Ce nouveau bâtiment militaire reçut le nom de *Quartier Napoléon*. — L'empereur alla visiter cette caserne quelques jours après qu'elle eut été achevée. Le bataillon des grenadiers à pied, de service, y était déjà installé. En parcourant les chambrées, les salles d'exercices et les cuisines, Napoléon adresse la parole à quelques-uns de ses vieux braves. Comme ce jour-là il était de bonne humeur, et par conséquent en train de causer, il avise un vieux soldat qui était assis en plein midi, et malgré la chaleur du soleil (on était au mois de juillet 1806), sur une des énormes poutres posées circulairement dans la grande cour pour servir de bancs.

— Eh bien ! lui dit-il en marchant droit à lui, j'espère que vous devez être contents de votre nouveau logement. Je vous ai fait bâtir une belle caserne, où vous serez tous comme des coqs en pâte !

— C'est vrai, mon empereur, répondit le grenadier, qui s'était levé aussitôt sur ses deux jambes en portant vivement le revers de sa main droite à son bonnet de police. Le quartier n'est pas maladroitement outillé, et le maçon qui l'a *astiqué* n'était pas un manchot, mais il y manque des ustensiles de première urgence, à notre baraque.

— De quels ustensiles veux-tu parler ? demanda Napoléon, à qui l'expression de *baraque* avait fait froncer le sourcil.

— Quelques arbres dans cette cour, comme à la grande caserne de Potsdam, pour nous garantir du soleil, et des gouttières aux toits pour nous empêcher de boire plus de bouillon que le gargot n'en met ordinairement dans notre gamelle.

Napoléon reconnut, par un sourire, la justesse de la critique du grenadier.

— Bah ! lui répliqua-t-il en lui tirant doucement la moustache, vous n'êtes jamais contents, vous autres ! Vous êtes des petits maîtres et des freluquets, et, si on vous écoutait, il faudrait que je vous misse dans du coton.

— Possible ! mon empereur, répartit le soldat avec un flegme imperturbable ; mais c'est qu'il nous arrive quelquefois, quand le temps est de mauvaise humeur, d'avoir de la crotte jusqu'aux genoux.

Napoléon fit appeler le lendemain aux Tuileries l'architecte qui avait présidé aux dernières constructions de la caserne d'Orsay. Il se trouvait justement dans un de ces moments de crise qui jetaient dans son caractère, ordinairement si affectueux à l'égard des personnes qui lui étaient étrangères, une sorte d'acrimonie :

— Monsieur, dit-il tout d'abord à l'architecte, vous êtes de l'Institut, m'a-t-on dit ; vous avez une expérience de trente années dans la construction des bâtiments, et je vous ai décoré de la Légion d'honneur, à ce que je vois ?

— Oui, sire, répondit l'architecte.

— Eh bien ! monsieur, je suis fâché d'être forcé de vous le dire, mais vous ne savez pas votre métier !

Le moderne Vitruve tomba de son haut à ce singulier compliment et ne put que balbutier des mots inintelligibles, car il ne savait pas où l'empereur voulait en venir. Napoléon eut pitié de son embarras, et se radoucissant un peu, il reprit :

— Dans la caserne de ma garde, celle du quai d'Orsay, vous avez oublié les gouttières, monsieur !

— Ah ! sire, répartit aussitôt l'architecte, que le